
La dictature de la violence dans le désaccord
entre le sacré et le profane dans le roman
africain. Le cas de Noces sacrées Seydou
Badian, Le Chant du lac d'Olympe Bhêly-

soustendent la bataille serrée entre le profane et le sacré violence rituelle « initiation » et « libération », la violence punitive, la violence destructrice et le mode « guerre ouverte ». En s'interrogeant sur les différents enjeux d'une écriture de la violence en rapport avec le sacré dans un monde où forces de la modernité et forces de la tradition s'affrontent depuis l'avènement de la colonisation, de l'école occidentale et du christianisme, cette réflexion débouche sur un constat : l'écriture de la violence dans les textes étudiés est une stratégie d'inscription du texte africain dans son contexte socio-culturel et artistique.

INTRODUCTION

S'il est une constance qui fédère l'ensemble des textes romanesques africains, c'est l'omniprésence des traces de la tradition. Une des manifestations de ce discours est la présence du sacré à côté du profane. Le sacré entendu comme tout caractère de ce qui transcende l'humain et appartient à un domaine séparé et interdit exigeant un certain niveau d'initiation, et le profane, son opposé, comme tout ce qui est étranger à une religion et qui ne correspond à aucune initiation. Quand ces deux entités sont mises en parallèle dans les textes se font valoir d'autres binômes tels qu'enracinement et rupture, respect et violation, conservation et destruction, vie et mort, naturel et surnaturel, tradition et modernité. Leur mise en scène expose souvent un conflit où peur, sueur, pleurs, sang, terreur et mort s'enchaînent. Les textes se teignent alors d'une couleur essentiellement violente, avec comme enjeu principal la survie ou la perte des valeurs de chaque camp. La présente réflexion se propose d'analyser la dictature de la violence dans la bataille engagée entre le profane et le sacré.

Bambara est volé par Besnier, le Blanc. L'objet magique deviendra sa prison, son caveau. Dans le dernier, le voyage astral qu'effectue le héros a pour option de mettre la sorcellerie au service du développement de l'humanité, non sans un ensemble de pratiques violentes dont il sortira édifié. Avant de dégager les différents enjeux de la dictature de la violence dans le conflit entre le sacré et le profane, il sera important de jeter un regard panoramique sur la question de la violence dans la littérature africaine en rapport avec l'anthropologie africaine, ensuite d'analyser les types de violence en présence dans les trois textes.

I. DE LA VIOLENCE DANS LA LITTÉRATURE AFRICAINE

Le terme «violence» est construit à partir du mot latin violentia qui renvoie à la force et au caractère brutal d'un être ou d'une chose. Pour Yves Michaud (1978: 20),

il y a violence, quand, dans une situation d'interaction, un ou plusieurs acteurs agissent de manière directe ou indirecte, massée ou distribuée, en portant atteinte à un ou plusieurs autres à des degrés variables soit dans leur intégrité physique, soit dans leur intégrité morale, soit dans leur

stratégie d'écriture qui déconstruit», une esthétique du refus qui s'affirme par différents modes d'appropriation (et d'africanisation) de l'art narratif (utilisation du chant, de la danse et du proverbe, porteur de leçons; interpellation du public à participer; contraintes de l'oralité, narration centrée sur un personnage principal, action unique, etc.). Pour Fernando Lambert, c'est «un moyen de démarquer le roman de son origine européenne et de montrer l'originalité du roman africain, qui emprunte aussi à la tradition africaine du récit⁴. Mohamadou Kane n'y voit pas autre chose que «les liens de continuité des littératures orales et écrites». (M. Kane, 1974: 157). Toutes ces données amènent à conclure à de «formes monstrueuses» (X. Garnier, 2002: 54-58), à un «discours rebelle» (Chevrier, 2002: 64-70) et surtout à des «écrit1(t)9()1(ie)E-02 5J

certaine initiation, le profane travaille sur la nature, ce qui tombe à la vue. Dans la société africaine contemporaine, le conflit est surtout une conséquence de l'avènement de la modernité issue de la pénétration occidentale en Afrique par le biais du christianisme et de l'école. Autant le christianisme est entré en conflit avec les religions préchrétiennes africaines, autant les nouvelles connaissances que véhicule l'école occidentale calquée sur le modèle rationaliste se sont heurtées aux connaissances ancestrales fortement enracinées dans le sacré. Dans cette bataille, la modernité et toutes les mutations socioculturelles qu'elle engendre sont regardées par les tenants de la tradition comme une violation et une douloureuse agression. Plusieurs textes littéraires présentent cette image d'antagonisme faite de tension. Dans le roman *La Terre de Sekurde* de Wilson Katiyo (1985) par exemple, l'arrivée dans un village africain d'«étranges êtres» (Blancs) va créer un sentiment d'annihilation chez un peuple dépossédé de la terre des ancêtres. Tout comme dans *L'Arbre fétiche* de Jean Pliya, l'abattage de l'arbre sacré, l'iroko, sera vu par les tenants de la tradition comme un scandale et un outrage aux dieux du pays. Le Dieu assassiné de Michel Larneuil (1974) raconte l'histoire tragique d'un scribe de pharaon, qui s'interroge, se révolte contre son divin maître et finalement l'assassine après un combat violent.

violence punitive, la violence destructrice et ce qu'il convient d'appeler la guerre ouverte.

II. 1. LA VIOLENCE RITUELLE « INITIATION » OU « LIBÉRATION »

Ce type de violence qui n'a pas beaucoup de occurrences dans nos textes s'observe dans certaines pratiques rituelles des sociétés africaines. Pour le cas de la violence « initiation », elle correspond à une épreuve dans le processus de formation, de maturation et d'accomplissement d'un être par rapport à certaines valeurs sociales, intellectuelles ou occultes. L'initiation de Dodo aux choses de la nuit dans *Ceux qui sortent la nuit* est essentiellement violente « Le prunier était surchargé de fruits et de feuilles mais la tâche s'annonçait difficile parce que cet arbre avait toujours été couvert de fourmis noires. Dodo se jeta dans le feuillage. Avant la deuxième minute elle avait tout le dos couvert de fourmis qui la mordaient à qui mieux mieux » (p. 51). C'est grâce à cette étape essentielle que Dodo aura accès au monde des *weusus* (sorciers). S'agissant de la violence « libération », elle a une dimension purificatrice et pacificatrice. Quand le danger est menaçant, quand les dieux ont faim, quand une vie est à sauver, des sacrifices s'imposent. En cas de décès, le processus est celui décrit par René Girard

La victime émissaire meurt, semble

nom des ancêtres pour que s'effondre le barrage. La mort d'un seul être devra donc suffire pour anéantir les forces nouvelles qui n'ont pas tenu compte du rapport aux morts du peuple de brousse. Pour ce type de violence, comme le dit Girard, « la mort violente (de la victime) procure à la foule l'exutoire dont elle a besoin pour retrouver le calme (p. 197).

II. 2. LA VIOLENCE PUNITIVE

C'est celle qui venge un sacrilège fait à la tradition, au sacré. Dans ce registre, quand un interdit est transgressé, le malheur s'abat sur le « rebelle ». Dans La Danse du singe 0.002 Tc 0.011 T264.56 0 T42 [(«)oréue sa(b)

Ces épreuves terribles avaient déjà été endurées par M. Moret, un autre français

Depuis le jour où il m'a laissé N'tomo, ma vie s'en est ressentie. J'ai connu des nuits épouvantables. Ce masque, sous les traits de mes familiers, a troublé mon sommeil. Je le voyais en rêve, tantôt Président de la Chambre de Commerce, tantôt tel ou tel de mes collaborateurs, tantôt Directeur Général de la Banque du Sud. Dans les discussions, j'étais en état d'infériorité. N'tomo m'écrasait, me ridiculisait et, quand j'étais à bout, il avait un ricanement qui m'arrachait le cœur (p. 43).

C'est dire que l'objet sacré est devenu pour ceux qui l'offensent une source de malheurs. Remarquons que la violence est plus psychologique

sorcellerie et malheur à ceux qui osent la défier. Le climat général de Ceux qui sortent la nuit est celui de la terreur et de la mort. La vie est réglementée par les forces de la nuit qui frappent à leur guise. C'est d'abord dans l'univers astral, société complètement opaque pour les non initiés » (p. 22) que s'exerce la violence. La tâche du narrateur se souvient que le lynchage sorcier est un travail méthodique qui ne laisse aucune chance de survie à la victime dont tout le corps astral est bousillé » (p. 71). C'est avec beaucoup de réalisme que l'auteur décrit les combats:

je me souviens encore du carnage que nous fîmes contre les évènements des environs du mont Bamboutos, qui étaient sur le point de racheter le centre ville de Yaoundé pour un franc symbolique. Des têtes furent accrochées à des pieux. (p. 58)

Le narrateur, lui-même, reconnaît cette disposition essentiellement destructrice de l'univers de la nuit « Quatre fois sur cinq c'est pour des messes basses et des campagnes vengeresses qu'on vient me solliciter, quand ce n'est pas pour me liquider moi-même » (p. 99). Dans ce contexte où tout est réglementé selon une stratification bien précise, et où « le moyen le plus simple (...) est d'éliminer les gêneurs » (p. 55), toute violation est sévèrement châtiée. C'est ce qui coûte la vie à la petite Dodo qui se fait battre à mort par d'autres sorciers pour avoir révélé le jour les secrets de la nuit. Le combat sanglant qui s'engage entre les dieux de l'eau dans le Chant du lac n'est pas moins illustratif de la tension violente qui règne entre les êtres du milieu sacré. Au moment où la déesse prend le parti des hommes et essaye de convaincre l'autre que « toute une suite de générations ne saurait être responsable des erreurs commises par une minorité infime qu'elle ignore » (p. 100), la riposte du dieu de l'eau ne se fait pas attendre

Il se lança soudain sur la route profonde des eaux elle le piqua féroce à la queue avec son aiguillon frontal et il se retourna brusquement. Ils se dévisagèrent, furieux, serrés, tressés telle une corde fabuleuse gueule contre gueule et crocs contre crocs, ils se torturaient farouchement (...) Ils recommencèrent de se tirer en se malmenant. Épuisée, ses efforts faiblirent, sa résistance tomba et elle descendit comme un poids immense jusque dans le lit de vase où elle s'affala en l'entraînant. (pp. 101-102)

On observe ici que l'univers sacré constitue un cercle vicieux et infernal qui n'autorise pas d'avis contraire, surtout lorsqu'il est bénéfique à la

africain, ces traces sont affichées de manière éclatante à l'échelle africaine et à l'échelle universelle. D'après elle, à « l'échelle universelle cela apparaît comme une sorte de carte identité, comme un passeport culturel ». L'écriture de la violence nous semble un trait essentiel de ce « passeport ».

Dans les textes analysés, en plus des éléments de fond qui rappellent le conte africain (l'eau, la parole, la forêt, la mort, le sorcier l'objet),

servilement le joug cruel de ces divinités jusqu'au jour où un jeune homme courageux les tue et le délivre d'une peur sacrée. (p. 93)

Le cadre, l'histoire et les personnages du roman de Bhekenum s'apparentent à ceux de plusieurs contes. Une nuit, sur le lac, une femme, ses enfants et son fidèle piroguier sont entraînés par les éléments déchaînés dans les eaux où séjournent les dieux et deux monstres marins qu'ils parviennent à vaincre. L'histoire fait penser à La Colline au serpent conte du Burkinabé où un serpent exige chaque année un sacrifice humain, le village s'étant installé sur son territoire. Une jeune fille en amour pour le jeune homme choisi va défier le serpent.

La présence de la violence dans le conflit ouvert entre le sacré et le profane dans le roman africain peut donc se lire aussi bien comme une marque de transfert des structures orales au texte écrit qu'une participation des auteurs au mouvement de ressourcement dans la tradition orale. De ce fait, la narration de la violence s'inscrit dans la mouvance de «néo-oralité» ou de «néoconteur»⁵, termes chers à Janheinz Jahn, en tant que les romanciers deviennent des conteurs d'un nouveau genre mêlant éléments oraux et techniques romanesques importées.

III. 2. UNE BATAILLE IDÉOLOGIQUE

Il y a dans ce terrain violent une bataille idéologique qui oppose deux tendances la tendance traditionaliste enracinée dans les croyances ancestrales mises en pratique par un certain nombre d'actes sacrés, et la tendance moderne incarnée par la civilisation et la science occidentales qui, du point de vue traditionaliste, relèvent du profane. Les deux camps présentent un double regard sur certaines pratiques traditionnelles. À travers cette bataille se perçoivent les forces et les faiblesses de la tradition et de la modernité. Chacun essaie d'ailleurs d'exploiter les failles de l'autre. Cette réflexion fait ressurgir la question du conflit idéologique inhérent à la pénétration occidentale en Afrique, avec sa cohorte de violences faites aux peuples dites sans civilisation. Ainsi, le vol de N'tomo par le Français Besnier est un crime odieux, une entorse faite aux traditions africaines, l'image même du défi et de l'humiliation que le colonialisme et son rationalisme ont fait vivre à tout un peuple en toisant ses traditions et ses concepts. L'action de l'objet

⁵ Janheinz Jahn Manuel de littérature néo-africaine. Du XIe siècle à nos jours, de l'Afrique à l'Amérique Traduit de l'Allemand par Gaston Bailly, Paris, Resma, 1969, p. 16.

sacré symbolise la riposte des traditions africaines face à l'affront occidental. Jean Marie Adiaffi résume l'incompréhension qui est à l'origine de ce conflit idéologique:

Si ces faits sont pour le Blanc des histoires à dormir debout, (...) il est indéniable qu'on trouvait, parmi les anciens, quelques cas très sérieux de ceux qui détenaient un pouvoir, un pouvoir surnaturel qui leur permettait de réaliser des exploits, des choses miraculeuses (...) Il n'est pas stupide, continue-t-il, de penser que le Noir a essayé, lui, de s'enfoncer le plus profondément possible dans la connaissance de la surnature pour en connaître également les lois et en être maître. (1980-141)-c4(c)8(id)drriu1(f)222ri
ccidnt u-1(cv-4(tr2(ri

LAMBERT , Fernando, «Un leader de la critique africaine, Mohamadou Kane », Études françaises, vol 37, n° 2, 2001, pp.-63.

LARNEUIL , Michel,